

LA LISEUSE DE MAINS

LA LISEUSE DE MAINS

FRAME

Mes enfants me regardaient de loin. Ils souriaient, mais aucun des trois ne s'approchait. Ils chuchotaient avec leur mère, et dans ces chuchotements je l'entendais : maman, qui diable est notre père ?

Pas au sens biologique. Au sens de savoir s'ils avaient hérité de cette folie que la marque appelait capacité et que la société appelait démente — parce qu'elle ne pouvait être classée nulle part.

J'étais retourné dans mon New York pour voir des amis. Le soir même, nous nous sommes envolés pour Boston, la maison de ma mère.

Sur Main Street, le restaurant habituel nous attendait : homard et linguine. Deux frères siciliens, leur accent un mélange de Palerme et du Massachusetts. On se serait cru dans Il était une fois en Amérique — sauf que cette fois c'était moi qui écrivais la bande-son, avec mes propres blagues.

L'un des deux a demandé à me voir le lendemain, en fin de matinée. Je n'ai pas compris ce qu'il voulait. Je l'ai retrouvé sur le quai vers midi. Il m'a attrapé le bras : « Frega, quelle est ta relation avec la MAGIE ? »

« Ça dépend. Celle de l'édition, je peux te l'expliquer. Celle de la vente, je peux te l'inventer. Le reste, je ne saurais pas dire. »

« Non, non. Je parle des sorcières et des voyantes. Les Indiens de l'Inde ont été les premiers. Puis les santerías africaines. Tous à combattre le mal par des rituels. »

Il était bien informé. J'ai joué l'idiot. Il a insisté : « Je veux t'emmener chez une amie à moi, pour qu'on te tire les cartes. »

« Les cartes du notaire, je les ai laissées à la maison. Le poker, j'ai arrêté. »

Il a éclaté de rire : « Pas ces cartes-là. Le tarot. »

« Le tarot, ce n'est pas une variété d'orange sicilienne ? »

« Ne fais pas l'âne, Frega. Toujours le même fils de pute. On y va. »

Vingt minutes à pied, quatre blocs. Nous sommes arrivés.

Une Portugaise de quatre-vingt-douze ans, cigare allumé. « Bon sang, tu es venu. Je t'attendais depuis un moment déjà. Juliana et son amie indienne étaient ici hier matin. Elles sont furieuses. Prises dans le remue-ménage que tu provoques avec ce fichu gillettenarrative.com. On ne peut pas t'acheter. On ne peut pas te vendre. On ne peut pas te dépenser. »

Je riais comme un fou. On aurait dit un rêve. Mon ami m'a pincé : « Ce n'est pas Hollywood. C'est Main Street. »

Elle a commencé la lecture. Elle m'a dit de ne pas croiser les jambes. D'être sérieux. À un certain moment, une voix est arrivée — un esprit, un écho venu de l'autre côté :

« Frega, c'est vrai, ce que tu as écrit dans le volume 15 de la saga Gillette ? »

J'ai éclaté de rire. La liseuse de mains, découragée : « Ce n'est pas de magie qu'on a besoin ici. Ce n'est pas de tarot. Il n'y a que les prières qui puissent servir. »

Bienvenue. Ferdinando